

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

MC: Welcome everybody, bonjour! On est là pour un autre super bel épisode, « Why Indigenous Art is Important ». Nous avons Aïcha Bastien N'diaye, une dance artist, content creator, chorégraphe, interprète et enseignante de danse. Elle se spécialise dans les danses africaines, autochtones et contemporaines. Elle a un background culturel magnifique : Afro-Indigenous, de la Nation huronne-wendat (Wendat endi'), culture guinéenne et québécoise. Et avec tout ça, elle espère inspirer une nouvelle génération de jeunes à être fiers de qui ils sont. Joseph Sarenhes, versatile creator. On top of playing piano, guitar and drums, he's also a singer, a rapper, a composer and a video creator. AfroIndigenous, brother of Aïcha, Joseph's identity has very strong cultural roots of Guinean, Indigenous (Huron-Wendat Nation) and Quebecois origin, he instinctively creates a mixture that is both homogeneous and refreshing between tradition and current trend, innovating. Pour débiter, j'aimerais savoir si vous pouvez partager avec nous vos racines artistiques.

JS: En fait, nous, on a été constitué dans un pot culturel très riche, avec beaucoup d'ingrédients. Notre mère est de la Nation huronne-wendat qui est en fait les autochtones qui sont présents sur la réserve de Wendake à Québec. Donc venant de notre mère on est autochtones, c'est une culture qui est tellement riche au niveau musical, artistique et historique aussi. On a grandi sur la réserve, donc on a été connectés depuis la naissance à cette culture-là. Du côté de notre père, on est africains d'un pays qui s'appelle la Guinée (capitale : Conakry) qui se situe en Afrique de l'Ouest, c'est un pays côtier. On a eu la chance de fouler le sol africain à quelques reprises. Notre père est un danseur, un danseur africain. C'est grâce à son art qu'il a réussi à traverser l'Atlantique pour venir performer ici, construire son école, construire son nom, sa légende. Donc, ça fait en sorte que nous, on est né dans un environnement culturellement très, très riche. À l'âge de 3 ans, on accompagnait notre père dans ses tournées de spectacles. Moi, j'ai commencé comme premier instrument de musique avec le djembé, qui est en fait ce qu'on appelle communément ici le « tamtam ». J'ai commencé très jeune avec cet instrument-là pour jouer dans les cours et les spectacles de mon père, donc très jeunes, on a été initiés là-dedans. On a grandi avec la danse, avec la percussion, avec la musique. Ça a été la pièce de départ de notre parcours.

ABN: On a eu ce privilège de grandir dans un environnement où la culture et l'art étaient mis de l'avant, autant sur scène quand on partait en tournée avec papa que quand on soupait. Souvent, il y avait des musiciens qui pratiquaient dans le salon où il y avait quelqu'un qui pratiquait une danse dehors. Ça a toujours tellement fait partie de l'environnement que moi personnellement, c'est quelque chose que pendant un certain temps, j'ai même pris pour acquis. On a la chance d'avoir ces racines culturelles qui sont fortes. Ensuite, les deux, on a pris un parcours en danse si on veut. On a été étudié à L'École de danse de Québec (@lecolededansedequébec), on est rentré dans un programme de danse-étude. Joseph a dansé jusqu'à 17 ans. Nos racines artistiques sont quand même beaucoup reliées à ça.

TRANSCRIPTION | E02 Pt.1 | ARTISTIC ROOTS PODCAST

Aïcha Bastien N'diaye & Joseph Sarenhes | Célébrer l'art et la culture autochtone

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

JS: On a eu la chance de ne pas connaître rien d'autre. C'est sûr qu'on a eu une période de vie où on a eu de grosses recherches identitaires de façon personnelle, mais on n'a pas eu à vraiment creuser loin pour aller rechercher ces trésors-là. On a été initié à ça. C'est quelque chose que je suis vraiment reconnaissant d'avoir été initié à cela jeune parce que je me dis que ça me définit tellement aujourd'hui que je n'aurais pas voulu avoir à faire ce chemin-là par moi-même. Mes parents étaient là pour me dire « Regarde comment tes ancêtres sont riches et ils peuvent te donner de la force afin d'avancer mieux ».

ABN: Et d'avoir vu des parents qui ont insisté sur l'aspect homogène de notre culture, « tu n'as pas besoin de choisir », tu peux être ce tout complet. Et oui, tu as une culture autochtone, mais tu as aussi une culture black et québécoise.

MC: C'est tellement beau à voir parce que mes deux parents sont Haïtiens, j'ai grandi avec la culture haïtienne, mais ensuite, j'ai grandi dans un quartier anglophone à l'ouest de l'île de Montréal, pour après aller à un collège français européen pour ensuite toujours aller aux États-Unis parce que j'ai de la famille là-bas. J'ai grandi autour de toutes sortes de choses qui sont différentes de toi. Parfois ça peut être difficile parce que tu peux te perdre, et encore plus dans votre cas. Vous avez une maman et un papa différent, mais en même temps, c'est incroyable. Étant donné que vous êtes très impliqués dans votre culture, ça vous permet de pouvoir continuer dans la société québécoise et partager avec d'autres vos « racines ».

ABN: C'est ce qui me parle le plus, notre capacité à s'assumer nous-mêmes. Comment ça peut inspirer les autres autant à assumer leur propre identité, mais aussi à s'éduquer sur celle des autres. Je pense que c'est par là que ça passe.

JS: Mais ça représente aussi des défis, parce qu'ici, pour certains, on n'est pas assez noirs pour être africains. Mais si on va en Afrique, on n'est pas assez foncés pour être vraiment africains. Donc tu te demandes, « je suis quoi moi? »

ABN: Après, il faut combattre les stéréotypes. Mais c'est de redéfinir ça, de rééduquer par rapport à ça et de s'ancrer soi-même aussi dans son identité et de se dire « Il n'y a pas personne qui peut définir qui je suis, « I know where I come from ».

MC: C'est tellement important de savoir qui tu es, d'où tu viens, tes valeurs à toi. C'est tellement facile de se perdre et d'oublier les « first seeds ». En grandissant, avec la maturité et avec l'expérience, on réalise « Who am I? What did I first start with? » pour ensuite pouvoir continuer de l'avant et aider les autres qui sont sur ton chemin. Que pensez-vous de la place qu'occupent les danseurs autochtones en 2021?

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

ABN: Je pense que c'est différent dans certains milieux. Si on pense vraiment dans le milieu de la danse, moi ce que ce que j'observe, c'est que les danseurs autochtones vont prendre leur place de plus en plus, je pense, une place qui est bien méritée sans la demander. On mérite d'être reconnus pour ce qu'on fait, on mérite qu'il y ait une éducation claire et précise sur ce qu'est-ce que sont les danses autochtones. Je pense tout de même qu'il y a énormément de travail à faire et d'éducation par rapport à ça. Je pense que, même avec les réseaux sociaux, ce qui devient trendy, ce qu'on voit circuler le plus, il y a beaucoup de photos de « regalia », qui est l'habit traditionnel qu'on va avoir dans les « pow-wow » qui vont circuler parce que c'est beau, c'est impressionnant, c'est lumineux, c'est riche aussi culturellement, mais les gens ne sont pas nécessairement éduqués ce que c'est et ce que ça représente concrètement, quel style de danse on peut pratiquer par rapport à ça. Il y a beaucoup de gens qui vont penser que les danses de pow-wow sont des danses traditionnelles autochtones, mais non. En tout cas pour la plupart des communautés, ce sont des danses qui sont partagées, qui permettent à la plupart des communautés autochtones de se rassembler dans les mêmes événements. C'est ce qui crée une richesse immense. Mais, par exemple, mes ancêtres Wendat ne pratiquaient ces danses-là, ce qui est bon à savoir, je pense. Les pow-wow ont été interdits au Québec et ailleurs au Canada pendant quand même longtemps et depuis qu'ils sont de retour, il y a eu cette vague-là qui vient plus de l'ouest du Canada, où des danseurs ont décidé de partager des styles de danse, par exemple pour les femmes, on a, entre autres, le « fancy shawl », qui est la danse que moi je pratique. Peu importe de quelle communauté autochtone tu viens, tu peux travailler sur le fait de faire un regalia, apprendre les pas et aller danser. C'est une façon de célébrer l'identité autochtone, de démontrer la force que ça a, peu importe si c'est toi ou ta communauté vous avez perdu des danses ou s'il y en a qui sont seulement dans des cérémonies et qui ne peuvent pas être partagées, ce qui est souvent le cas. Mais ça, c'est une danse flamboyante, inspirante, que tu peux faire en public, ce n'est pas le genre de danse qui laisse insensible.

JS: Peux-tu expliquer rapidement ce qu'est un pow-wow pour ceux qui ne le savent pas?

ABN: La plupart des communautés, entre autres au Québec, vont tenir un pow-wow par année. C'est une cérémonie et c'est ouvert à tous. Tout le monde peut assister à un pow-wow. C'est principalement des chants, des danses. Il y a des pow-wow qu'on peut nommer de traditionnels dans lesquels il va aussi avoir des cérémonies de guérison, par exemple. Aussi, des danses qu'on appelle « Intertribal Dance » où c'est plutôt de partager le cercle avec tout le monde. Un pow-wow, c'est assez protocolaire, il y a un ordre dans lequel les choses se font, une façon de faire les choses. Ce sont des trucs qui sont transmis par tradition orale. Il n'y a pas un livre d'instructions sur comment ça se passe. Il y a quand même une forme standard qui est là, mais je pense que certaines communautés l'avaient peut-être perdu, mais qui maintenant le retrouve, se le réapproprie. Il y a une façon de revitaliser des cérémonies comme celles-là. Il y a des pow-wow qui sont plus traditionnels et en a aussi qui sont compétitifs qui apportent une énergie assez forte de voir comment tout le monde a travaillé sur son regalia et pour qu'il soit le plus clean possible, le plus flamboyant.

TRANSCRIPTION | E02 Pt.1 | ARTISTIC ROOTS PODCAST

Aïcha Bastien N'diaye & Joseph Sarenhes | Célébrer l'art et la culture autochtone

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

ABN: La précision des pas de danse aussi en compétition ce n'est pas de tout la même game et dès qu'on va dans l'Ouest, entre autres, les rythmes sur lesquels on va danser sont très, très, très rapides.

JS: C'est vraiment une fête de partage et c'est très multigénérationnel dans le sens que plusieurs nations se retrouvent dans les mêmes pow-wow. Souvent, les gens vont penser que le pow-wow de Wendake, ce ne sont que des danseurs de Wendake, mais ce sont des danseurs et des familles qui viennent de partout. C'est aujourd'hui ouvert au public, aux touristes, à certains endroits un peu trop, mais ça reste un autre débat. C'est vraiment une fête de partage, donc ce n'est pas un endroit où il y a place au jugement ou à une certaine rivalité.

ABN: Non, c'est très communautaire comme ambiance. Nous en Guinée, il y a le « dunumba ». Il y a la présence du cercle qui revient souvent. D'être dans son cercle, pour moi, ce n'est pas du tout la même chose que de danser sur une scène face au public. Ce sont les premiers « cypher », on pourrait dire même l'ancêtre du cypher. C'est le hype, mais aussi pour moi, le respect qui s'installe dans ces cercles-là, que je trouve que parfois, en dehors du cercle, on perd ça, on oublie ça. C'est cette bienveillance envers les autres pour ne pas piler sur les pieds de personnes et quand c'est ton tour, c'est ton tour, et l'encouragement. Pour moi, la danse s'est vraiment à propos de ça.

JS: On le voit en Afrique aussi, dans les dunumba, moi ce qui me touche vraiment, c'est de voir qu'il y a plusieurs générations sur une même scène, en même temps. C'est de voir que sur le même chant, on va avoir des danseurs qui ont 70 ans avec de jeunes enfants qui ont 4 ans, et ils se respectent autant. Sur la terre, où ils dansent, ils sont comme des égaux, il n'y a pas de hiérarchie, l'humilité revient rapidement. C'est beaucoup d'apprentissage.

ABN: Et de voir comment dans ces cercles-là, autant dans un cypher que dans un dunumba ou dans un pow-wow, il se passe ce truc-là où les aînés, même si leur corps a certaines limites que les jeunes n'ont pas, de par leur expérience, vont rayonner tellement. Moi, je ne sais pas combien de fois j'ai vu des aînés danser dans ces cercles-là, je deviens émotive tout de suite.

JS: C'est tellement nourrissant pour l'âme.

ABN: Dans les pow-wow, il y a des moments, par exemple, dans la grande entrée qui est l'intro, tout le monde rentre par catégorie de danse, ce sont des aînés ou des vétérans qui vont être devant. Tu n'as pas le droit de filmer ou prendre des photos par respect.

JS: Une chance qu'on a ça pour comme nous ramener. C'est vraiment cool de voir que ça se transmet de génération en génération, d'une façon plus tangible, parce que tu vois avec tes yeux « Lui va l'apprendre à son fils ».

TRANSCRIPTION | E02 Pt.1 | ARTISTIC ROOTS PODCAST

Aïcha Bastien N'diaye & Joseph Sarenhes | Célébrer l'art et la culture autochtone

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

ABN: Et comment, de nos jours si, par exemple, tu as eu des parents comme moi, ma mère n'a jamais fait de danse de pow-wow, mais c'est quand même accessible, c'est quand même possible de l'apprendre. Il y a des gens qui vont t'aider à faire ton regalia, qui vont t'aider à coudre tes mocassins. De voir comment la communauté te supporte et que tu n'as pas besoin d'être toute seule. Je pense qu'il y a beaucoup d'autochtones qui veulent reconnecter avec la culture, mais qu'il y a quelques années, ce n'était pas accessible, mais que maintenant, je pense, il y a plus de support.

MC: Est-ce que tu penses que les médias sociaux ont rendu cela plus accessible d'une certaine façon?

ABN: Je pense qu'il y a une partie de ça, parce que justement tu peux communiquer avec quelqu'un qui perle aux États-Unis et tu peux faire des liens comme ça. Mais je pense aussi que s'est créé depuis le retour des pow-wow, entre autres, au Québec, une énergie, un besoin. Quelque part entre la survie et ce besoin de célébration là, quand on parle de culture autochtone, souvent on est dans l'aspect sombre, dans tous les défis, les combats, les injustices. C'est très présent, il faut en parler, mais il y a aussi toute la beauté, la force et la résilience. Quand je regarde ma génération, on a le privilège de pouvoir aussi rayonner, donc on fait simplement le prendre et le faire autant que possible.

MC: Par rapport à ça, je trouve que quand on souhaite représenter les Noirs américains, c'est toujours noir et blanc, c'est sombre. Mais il y a tellement plus de choses que ça, il y a tellement de beauté, de culture, de couleurs. J'ai pris le statut de parole et d'utiliser ma voix et mon expérience à moi en tant que femme noire et en tant que femme haïtienne et montréalaise. Mais j'ai réalisé que moi aussi, il y a certaines choses que je n'ai pas pris le temps d'apprendre vraiment. C'est tellement important d'apprendre plus à propos des uns et des autres.

JS: Même nous, on a tellement à apprendre encore.

ABN: C'est quelque chose que c'est important de nommer. Parfois, je trouve qu'on assume, surtout de nos jours, que parce que tu as une identité culturelle qui appartient, entre guillemets, à la diversité, tu es automatiquement éduquée par rapport au racisme, mais non. On a tous notre job d'éducation à faire et il faut qu'on aille ces discussions-là qui parfois sont malaisantes entre nous parce qu'on ne sait pas et on va devoir s'informer. Mais c'est là que ça se passe.

MC: Et de le faire en amour aussi, de faire dans un esprit positif. Et de prendre son temps, le changement n'arrive pas du jour au lendemain.

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

ABN: On est quand même dans une culture de l'instantané. On s'attend à ce que « Je vais lire une publication Instagram et c'est beau, je vais avoir compris ». Mais parfois, tu vas avoir besoin de lire trois ou quatre livres et écouter 15 podcasts.

MC: Avant de partager des livres sur le racisme sur les médias sociaux, est-ce que vous vous avez pris le temps de les lire? Tu ne vas pas tout apprendre après un livre. Écoute des podcasts, inscris-toi à des classes en ligne, parle à des gens en face à face pour avoir de vrais échanges et comprendre leurs expériences. Si moi je ne prends pas le temps de faire ça, comment quelqu'un d'autre va prendre le temps de m'écouter moi ou quelqu'un comme moi, ou la prochaine génération?

JS: Ça prend de l'humilité de faire ça. Souvent, les gens en général vont avoir la volonté de vouloir changer les choses, ils vont reconnaître qu'il y a un problème. J'ai lu, j'ai vu les publications, mais je ne peux rien faire de plus. Je pense que les gens en général ne voient pas le potentiel de s'informer et se conscientiser soi-même. Ça prend beaucoup de volonté, mais ça commence par l'humilité de dire « Je ne sais pas ce qu'il se passe ». Même moi, j'ai lu énormément sur les pensionnats. Le dernier pensionnat a fermé en 1996. Nous, notre mère était dans ces pensionnats-là. Je pensais que je connaissais le sujet, mais il y a tellement de choses que je peux encore apprendre. Alors je me dis que si moi j'ai à faire ça, imagine monsieur et madame tout le monde qui ont moins ça à cœur que moi. Ça prend de l'humilité.

ABN: Je pense que quand il y a des drames comme ceux-là qui arrivent et que tu réalises c'est arrivé sur plusieurs années et que quelque part, toute la société a contribué à ça, ne serait-ce qu'en gardant le silence ou comment le système d'éducation choisit aussi de nous enseigner l'histoire. Il y a cette indignation collective qui arrive et qui, je pense pour la communauté touchée, est toujours très overwhelming, tout d'un coup, tout le monde est fâché avec toi. Puis il y a cette impuissance-là qui embarque de « Qu'est-ce qu'on peut faire concrètement? ». Les gens réalisent que ces enfants-là, on ne peut pas les ramener à la vie. C'est de creuser, puis de voir comment, dans le système, l'impact est vraiment plus grand que l'on pense. Et ce génocide-là, qu'on n'ose pas nommer suffisamment, il est encore en cours, de plusieurs façons qui sont totalement injustes. Je pense que c'est lourd et désagréable de faire cette éducation-là et il y a une partie de moi qui comprend qu'il y en a qui choisissent de ne pas la faire. En même temps, je me dis comment peut-on dormir la nuit si on ne s'informe pas sur ces choses-là. Je pense que c'est une responsabilité et d'être capable de défendre les premiers habitants de cette terre sur laquelle on est. Quand les gens de mon entourage me disent qu'ils se sentent impuissants et qu'ils me demandent ce qu'ils peuvent faire, je réponds que la prochaine fois qu'il va avoir un commentaire raciste, une désinformation par rapport aux autochtones, tu vas te lever et tu vas dire quelque chose. Et c'est de ne pas toujours attendre que ce soit la personne autochtone à la table qui doit se lever et dire quelque chose. Non, c'est de le faire ensemble.

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

JS: Encourager à stand up, c'est une des premières actions qu'il faut faire, mais moi, je ne pense pas qu'il faut attendre. Je pense que ce sont de bons sujets de conversation à entreprendre avec ses amis proches. On se surprend parfois à en apprendre plus soi-même en voulant éduquer les autres. Moi, je pense qu'il faut vraiment être assez proactif.

ABN: Parce que tout le monde va recevoir l'information différemment. Le fait que vous soyez si connectés à votre message et à votre but, vous allez faire une différence. Est-ce que vous sentez une pression pour la future génération continuer cette tradition?

JS: Définitivement. Comme le génocide est encore en cours, l'acculturation est encore en cours. Il y a tout un système pour ce qui est des droits autochtones, qui n'a aucun sens. Par exemple, nous (moi et ma sœur), nos enfants ne seront pas considérés comme autochtones. Un jour, je vais devoir avoir une discussion avec mes enfants et leur dire « Regardez, papa est autochtone, mais vous, vous ne l'êtes pas. Pourquoi? Parce que le gouvernement a décidé que vous ne l'êtes pas assez pour être autochtone, même si tu as grandi dans la communauté de Wendake, que tu es allé à l'école, que tu as fait les pow-wow, que tu te sens vraiment connecter à cette culture qui est la tienne autant que la mienne, bien tu ne l'es pas. Plus tard, tu ne pourras pas habiter sur la réserve.

ABN: Il y a toute cette notion qu'on appelle « La loi sur les Indiens », ce qui en fait nous régit entre guillemets, instaure aussi cet aspect colonial là, qui veut dire que quand ton sang est dilué jusqu'à un certain point, ton identité n'est plus vraiment valide. Ça crée une espèce de racisme qui, parfois entre autochtones ou entre allochtones et autochtones – moi, je pense que le vrai fléau, c'est ça - c'est comment on va se juger entre nous, pour décider de la validité de l'identité de chacun. C'est injuste.

MC: Le problème est tellement « deeply rooted ».

JS: Mais moi, je n'accepte pas cette situation-là, je vais me battre pour ça. Il y a d'autres moyens pour arriver à nos fins. Mais moi, l'un des buts de mon cheminement artistique, c'est de changer les choses. Oui, c'est d'éduquer, de conscientiser, de faire en sorte que la population change son œil et ait la connaissance. Mais moi, je n'accepte pas la situation dans laquelle je suis en ce moment. Je me sens tellement privilégié parce que je sais que par exemple, il y a des communautés qui n'ont pas d'eau à boire.

ABN: Il y a des communautés autochtones au Québec et au Canada qui n'ont pas d'eau potable. Souvent, on pense qu'il faut aller vraiment loin, mais non. Nous, la communauté de Wendake, on est une communauté qui est très stable, qui va bien économiquement.

TRANSCRIPTION | E02 Pt.1 | ARTISTIC ROOTS PODCAST

Aïcha Bastien N'diaye & Joseph Sarenhes | Célébrer l'art et la culture autochtone

MC = Mel Charlot | ABN = Aïcha Bastien N'diaye | JS = Joseph Sarenhes

MC: Je réalise qu'avec tout ce qu'on a vécu dans la dernière année, j'ai dû prendre un moment pour réaliser comment moi aussi j'étais privilégiée. Si tout le monde prenait le temps de penser comme ça, je crois que ce serait le début d'une prise de conscience essentielle.

ABN: Pour moi, c'est la première étape quand les gens ne savent pas quoi faire. Prends le temps de t'asseoir et de faire une liste s'il le faut pour être capable de reconnaître ton privilège. Il faut faire attention, reconnaître son privilège, ça ne veut pas dire que tu n'as pas vécu des choses difficiles. Tu peux avoir souffert, mais quand même, être privilégié dans certains aspects de ta vie. Aussi, être capable de reconnaître tes biais, qu'est-ce que tu as construit dans ta tête ou que l'éducation t'a transmis, qu'en fait, ce n'est pas vrai. Pour nos enfants, je pense que c'est un peu comme nous, ça va être davantage une responsabilité et par le fait que nous, on a certains privilèges, c'est de les utiliser à bon escient. Moi, ma voix est entendue alors je vais m'assurer qu'elle va partager des messages pertinents et qu'elle va aussi amplifier d'autres voix, voire encourager d'autres à en faire autant. Il va falloir qu'on se batte entre guillemets pour que ça change, mais il va falloir qu'on le fasse encore plus pour la génération future, parce que si nous on ne fait pas le travail qu'il faudrait que nous fassions, ce sera sombre, et on ne veut pas aller là. On a eu la chance, justement, d'avoir des parents qui ont fait une immense part de guérison intergénérationnelle pour que nous, on soit dans un environnement où on va pouvoir en faire autant. On se doit de leur faire honneur aussi.

JS: Nos parents n'avaient pas les mêmes armes que nous, mais ils se sont battus tellement fort. Ils nous ont pavé le chemin justement pour continuer à se battre. Si on ne se bat pas, c'est de ne pas rendre hommage à tous leurs sacrifices. Cette reconnaissance-là qu'on a, moi, je le vois vraiment comme un carburant.

ABN: De quotidiennement prendre le temps de se dire que je suis reconnaissante pour telle et telle chose, ça donne une énergie incroyable. Il y a des gens qui ont fait des choses tellement difficiles pour que moi, je puisse avoir la liberté que j'ai.

MC: Tu réalises, surtout en grandissant et en devenant parent, les sacrifices que tes parents et grands-parents ont dû faire. Moi, mes parents sont venus d'Haïti à Montréal pour pouvoir créer une vie pour mon frère et moi. "I wanna do better, so that that little boy can feel the fight and he keeps fighting for the next person".